

Le roi de Garbe a la fantaisie de vouloir se marier. Ce n'est pas une fantaisie comme une autre, car ce roi de Garbe n'est pas beau, il n'est plus jeune; il est gros, il est lourd, ventru, poussif, et, bien qu'il ait passé par les mains de Boccace et de La Fontaine, il n'est pas éminemment spirituel. Il confie son projet à Figarina, la nièce ou la pupille de Figaro.... Dans cette contrée-là, il est d'usage que le roi ait pour factotum, non pas un barbier mâle, mais un barbier femelle, attendu qu'une main féminine manie le pinceau et le rasoir avec bien plus de douceur et de légèreté que la plus habile main d'homme. Si vous avez la curiosité de consulter les annales de ce pays, vous aurez la satisfaction de voir que bon nombre de reines ont dû leur couronne à la dextérité avec laquelle elles ont fait la barbe au monarque. C'est là que l'on peut dire qu'on a vu des rois épouser des.... *barbières*. Tandis que Figarina rase son auguste maître, celui-ci lui fait part de son prochain mariage avec la belle princesse Alaciel, la fille du soudan d'Égypte. Figarina se moque de la singulière détermination du roi, à sa barbe pour le coup; mais le roi est bonhomme; il entend parfaitement raillerie, et il n'a rien de plus pressé que de faire la même confidence à Alvar, son neveu, un beau et élégant jeune homme, taillé tout exprès pour faire un amoureux. Bien que cet Alvar soit un savant, un physicien, un astronome, de plus conseiller du roi en ses conseils, il n'en aime pas moins éperdument une princesse dont il a le portrait, qu'il porte toujours sur lui, et qu'il ne peut se lasser de contempler. Loin de dissuader le roi de l'idée de prendre femme, Alvar l'y engage de toutes ses forces, espérant par là épouser plus facilement celle qu'il aime, alors qu'il sera sûr de ne pas rencontrer son oncle pour rival. De son côté, le roi est bien décidé à se marier, et, sans s'inquiéter le moins du monde si Alvar a ou n'a pas la vocation matrimoniale, il le voue d'avance au célibat, n'ayant besoin, dit-il, que de lui-même pour assurer la perpétuité de sa dynastie.

Toutefois il faut rendre cette justice à Babolin (c'est le nom du roi de Garbe dans la pièce, Mamolin dans La Fontaine; sur l'affiche il se nomme Prilleux tout bonnement), ce roi n'a pas agi tout à fait sans discernement. Il a consulté son parrain sur ce projet d'union avec la fille du soudan d'Égypte. Or ce parrain est sorcier; mais on peut être sorcier et être en même temps homme prudent et avisé. Je ne saurais vous transcrire la réponse du parrain; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle m'a paru empreinte de cette sagesse qui brille dans la réponse que Pantagruel fait à Panurge lorsque celui-ci le consulte pour savoir s'il doit ou non se marier.

«Aussi, respondi Pantagruel, en vos propositions tant y ha de si et de mais, que ie n'y scauroys rien fonder ne rien resouldre. N'estes-vous assurez de vostre vouloir? Le poinct principal y gist: tout le reste est fortuit et dependant des fatales dispositions du ciel. Nous voyons bon nombre de gens tant heureux en ceste rencontre, qu'en leur mariaige semble reluire quelque idee et representation des ioyes de paradiz. Aultres y sont tant malheureux, que les Diables qui tentent les hermites par les desertz de Thebaide et Montserrat ne le sont pas davantaige. Il s'y convient mettre à l'adventure, les yeulx bandez, baissant la teste, baisant la terre, et se recommandant à Dieu au demeurant, puysqu'une foys l'on s'y veult mettre. Aultre asseurance ne vous en scauroys-ie donner.»

Au premier moment, la réponse du parrain n'est pas trop du goût de son royal filleul. Néanmoins, à cette lettre est annexé un bijou, un collier de perles destiné à orner le cou de la future reine de Garbe. Ce collier n'est autre chose qu'un talisman au moyen duquel le roi sera infailliblement informé de la moindre infraction au code conjugal de la part de son épouse. Si celle qui portera le collier se laisse dérober la plus légère faveur, à l'instant même une perle tombera de l'écrin. Autant de faux pas, autant de perles perdues. Enchanté d'avoir la certitude de ne pouvoir être trompé, le roi charge son neveu bienaimé, Alvar, de se rendre auprès du soudan d'Égypte et d'épouser la fille de celui-ci par procuration:

S'en fier à tout autre eût peut être été mieux,

dit le bon La Fontaine.

En outre, le roi veut que son ambassadeur soit accompagné de Figarina, qui remettra elle-même le collier à l'infante.

Nous voici à la cour du soudan d'Égypte. L'autel est dressé. Le pontife va célébrer le mariage. D'un côté de l'autel est l'ambassadeur du roi de Garbe et de l'autre la princesse, dont un voile dérobe les traits aux assistans. La cérémonie terminée, la princesse détache son voile. O prodige! Alvar reconnaît la dame de ses pensées dans la princesse qu'il vient d'épouser au nom du roi, et celle-ci, qui a cru donner sa main à celui qu'elle aime secrètement, apprend avec un mortel chagrin qu'elle s'est engagée au roi de Garbe. Ne me demandez pas le pourquoi de tout cela, où, quand et comment les deux amans se sont vus; je n'en sais absolument rien. Quoi qu'il en soit, Alvar et Alaciel s'aiment:

Et, d'un commun martyre,
Tous deux brûlaient sans oser se le dire,
Ou, s'ils se le disaient, ce n'était que des yeux.

Bref, on ne saurait douter qu'Alvar n'ait trouvé le moyen de faire à l'infante

Un aveu dont d'abord elle paraît contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Je n'ai pas besoin de prévenir que ces vers sont de La Fontaine: personne ne soupçonnera qu'ils ont été empruntés au libretto.

Cependant, il faut que la princesse se mette en route pour aller prendre possession de son royaume. Comment faire? Des pirates et des bandits infestent toutes les routes. Deux coquins déguisés en ermites rançonnent les voyageurs qui tombent bientôt entre les mains d'un fameux chef de corsaires, Kouli-Rouka. Ce Kouli-Rouka apprenant que la fille du Soudan est la fiancée du roi de Garbe, juge à propos de se l'adjuger et d'en faire sa propre femme. Comment Alvar arrachera-t-il sa princesse aux mains de ces forcenés? La nature et la science viendront à son secours.

Il sait qu'une éclipse de lune va avoir lieu dans la soirée; il menace les corsaires d'un châtement terrible s'ils ne lui rendent la liberté. L'éclipse de lune a lieu. Les corsaires attribuent le phénomène au courroux celeste; dans leur terreur, ils laissent échapper les fugitifs. Je suis un peu comme les corsaires: cette éclipse m'a semblé d'un fâcheux augure.

Mais ne perdons pas de vue le fameux écrin. De peur d'accident, Alaciel l'a remis entre les mains de Figarina. Celle-ci se résigne assez volontiers à subir les conséquences de la prédiction du parrain. A peine échappée des mains des corsaires, elle tombe, à son arrivée au palais du roi, au beau milieu de la bande joyeuse des pages de S. M. Elle a beau se déguiser en page elle-même, son sexe est vite reconnu.

Tant il y a que lorsque le roi vient recevoir sa fiancée et lui demande à voir le collier, le nombre des perles est réduit à zéro. Vous soupçonnez bien que le roi n'entend pas être trompé. Puisque Alvar a épousé Alaciel au nom de S. M., Alvar la gardera pour son compte, et lui, le roi de Garbe, à l'imitation des rois des ancêtres, épousera Figarina la *barbrière*, celle qui est cause que le collier est veuf de toutes ses perles et qu'il prend pour une perle de vertu.

A vrai dire, le titre de *la Fiancée du roi de Garbe* est la seule chose que les auteurs aient empruntée au conte de La Fontaine. Que ne lui ont-ils emprunté aussi un peu de ce sel, de cette finesse, de cette grâce qui sont bons partout, même dans un libretto d'opéra-comique! Le scabreux a disparu, c'est vrai, mais n'est-il pas fâcheux que, avec le scabreux, l'esprit, la bonne plaisanterie, l'intérêt aient disparu aussi pour faire place à une action vulgaire, à un dialogue banal et sans gaîté? Cela n'est-il pas d'un mauvais enseignement? Certes, M. Scribe était un homme d'infiniment de talent; M. de Saint-Georges en a beaucoup aussi; il est de plus un très galant homme, très apprécié dans le monde et digne de tous les égards. Mais l'un et l'autre se sont trompés. Ils ont été séduits par l'idée de tirer des contes de La Fontaine un sujet qui pût être mis sous les yeux de tous, un sujet *représentable*, et ils y ont réussi; mais ils n'ont pas réussi, à coup sûr, à faire une pièce présentable. De tous ces rôles, il n'y en a pas un seul qui soit véritablement un rôle; ce n'est ni celui de ce roi qui pourrait être moins grotesque et plus amusant, ni celui de cette Figarina qui pourrait avoir plus de verve et d'entrain, ni celui de cette fiancée qui court // 2 // assez tristement le monde; ni celui de cet Alvar langoureux et transi qui n'a rien de la hardiesse d'un chercheur d'aventures; ni celui enfin de ce pâle Truxillo.... Comment, lorsqu'on a sous la main un comique, un bouffe, un poltron, unique, incomparable, inimitable, tel que Sainte-Foy, ne pas se dire que si un pareil acteur ne met pas en gaîté toute la salle, s'il ne fait pas pouffer de rire à chaque scène, il est forcément réduit à l'état d'un mannequin décontenancé! Quand on s'appelle Scribe et Saint-Georges, on doit s'attendre à trouver des auditeurs exigeants et des critiques difficiles; des critiques et des auditeurs qui vous disent: Intéressez-nous pas une intrigue vive, spirituelle, bien filée, ou bien amusez-nous par une action extravagante et folle. Mais ici, ni l'un ni l'autre.

La pièce toutefois se sauvera, du moins pendant quelque temps, par une mise en scène riche, brillante, parfaitement entendue, et par la musique surtout, qui contient une foule de choses charmantes. La jeunesse éternelle de M. Auber est déjà un vieux thème que nous autres, journalistes, brodons et varions à l'envi depuis nombre d'années. Rien n'est plus surprenant que cette verdure, cette légèreté, cette fermeté et cette netteté de pinceau chez un vieillard qui écrit à un âge où si peu de musiciens (et si peu de mortels) sont parvenus et où la plupart de ceux qui l'ont atteint sont condamnés à un état pire que la mort, à savoir: vivre et se survivre. Les lettres comptent M. de Voltaire et M. de Fontenelle. Combien de grands maîtres sont morts avant d'avoir dit leur dernier mot: Mozart, Weber, Beethoven!... Les hommes de la génération à laquelle j'appartiens n'ont-ils pas vu s'ouvrir bien des carrières de compositeurs qu'ils ne s'attendaient pas à voir se clore brusquement? Nous avons vu poindre les renommées de Bellini, de Donizetti, d'Hérold, de Schubert, de Frédéric Chopin, de Mendelssohn, de Robert Schumann, d'Ad. Adam, d'Halévy, dont les noms appartiennent à la postérité. Admettons que ce gracieux marivaudage, que ce caquetage aimable qui nous charme chez M. Auber soit le fait d'une jeunesse indéfiniment prolongée. N'y aurait-il pas lieu de noter pourtant qu'en général les hommes qui se *conservent* ainsi sont ordinairement du nombre de ceux qui n'ont pas eu à faire une grande dépense de sensibilité et de passion, qui ont mis dans leurs ouvrages plus d'esprit que de cœur, et qui, les glaces de l'âge étant venues, se sont fait une habitude, peut-être une distraction ou un remède contre l'ennui, de châtier leur style, d'aiguiser leur pensée, de polir leur forme?

Mon analyse de la musique de M. Auber sera plus rapide et plus brève que je ne l'aurais voulu. Mon impression a été le plus souvent très favorable; mais pour une seule audition, cette impression ne peut être que fugitive.

L'ouverture commence par une introduction en *la* mineur à trois temps, d'un bel effet, dont le repos sur la dominante, pour passer à l'allegro, est amené avec art. L'allegro est en *la* majeur, à six-huit; puis vient un second mouvement à deux-quatre, pianissimo, en *la* mineur. Il m'a semblé qu'il y avait quelques vulgarités vers la fin. Mais toute cette symphonie s'enchaîne bien et elle renferme des choses fort délicates, le tambour excepté, dont je ne m'explique pas la présence dans le prologue musical d'une pièce où il n'est nullement question d'action guerrière.

Après le lever du rideau, M^{lle} Cico nous fait entendre un air très gracieux qui peut passer pour le *largo al fattotum* ['Largo al factotum'] de la Figarina. L'opération de la barbe donne lieu à un duo entre Figarina et le roi, composé de plusieurs mouvemens pleins de détails charmans et légers. L'idée mélodique n'est pas fort distinguée dans les couplets du portrait chantés par Alvar; mais l'accompagnement en tremolo avec sourdines en est fort joli. Je trouve l'air de Rafaël en *la* bien préférable. Le quatuor chanté par le roi, Figarina, Alvar et Truxillo a de la franchise, une allure pompeuse, et il est coupé deux fois par un court aparté de la Figarina, qui a été fort applaudi. Dans le finale, qui débute en *sol* mineur, on remarque une septième, *fa*, qui vient frapper sur le *sol*. Cela fait d'abord

une surprise agréable à l'oreille; mais cet effet m'a semblé trop répété. Il y a de la grandeur et à la fois beaucoup de charme au moment où Alvar et la Figarina se présentent pour recevoir l'ordre de leur ambassade. Quant au motif en *sol* majeur, à six-huit, que chante la Figarina, et par lequel se termine le premier acte, je ne puis partager l'enthousiasme que ce morceau a excité dans le public, qui l'a redemandé. Cette strette a produit le plus grand effet, je l'accorde; mais ce n'en est pas moins un de ces morceaux composés dans la seule vue de plaire à la foule, et qu'un compositeur de la valeur de M. Auber devrait s'interdire.

Le second acte s'ouvre par une très jolie introduction instrumentale, qui est bientôt suivie d'un délicieux nocturne chanté par la Figarina et la princesse. C'est amoureux, rêveur et poétique. Le nocturne devient trio par l'arrivée d'Alvar. La situation de ce trio n'est pas sans rapport avec celle du trio du *Comte Ory*. Alvar, dans l'obscurité prend la main de la Figarina, croyant prendre celle d'Alaciel, et adresse à celle-ci des paroles qui ne sont pas probablement celles que le roi de Garbe l'a chargé de porter à sa fiancée. A ce moment, le collier de perles a déjà passé entre les mains de la Figarina; il ne faut pas s'étonner si le nombre de perles a diminué de plus d'un tiers. Toute cette scène est charmante, et Achard y chante à ravir.

Dans le morceau suivant, qui est, je crois, un septuor, on remarque un trait de violons en *fa* d'une exquise élégance.

Je n'aime guère les couplets du soudan d'Egypte, non plus que le duo d'Alvar et d'Alaciel et les couplets d'Alvar; mais le second nocturne des deux femmes, Alaciel et la Figarina, en *la* bémol est un des morceaux les plus remarquables de la partition. Ce morceau, accompagné d'un pizzicato des violons, peut aller de pair avec le trio qui ouvre ce deuxième acte. On y retrouve M. Auber dans sa grâce la plus exquise.

Le finale commence par un chœur énergique, qui est malheureusement suivi d'une danse insignifiante; je ne parle que de la musique. Vient un chœur de buveurs d'un excellent effet, et, après une fort jolie ritournelle, la scène de l'éclipse pendant laquelle on ne comprendrait pas le déchainement des violons et les mugissemens des cuivres si un orage terrible ne s'était pas rencontré avec le phénomène céleste qui jette la terreur dans l'âme des conjurés. Un joli quatuor syllabique et très bref annonce le départ d'Alvar, d'Alaciel et de Figarina, rendus à la liberté.

Nous avons trouvé de fort jolies choses dans ce second acte; le troisième ne lui est pas inférieur. C'est d'abord un chœur des pages en *mi* bémol dans lequel s'intercalent des couplets de Rafaël qui ont eu les honneurs du *bis*. Après le duo où Alvar rend compte au roi de son ambassade, vient un air de Figarina en *mi* bémol, d'un tissu musical fin et délicat, et, chose surprenante, sans roulades! Le style de cet air contraste avec les couplets de Truxillo: *Meâ culpâ*, d'une forme très piquante. Le duo en *fa* de Rafaël et de Figarina est un des meilleurs morceaux de la partition. On y respire d'un bout à l'autre un parfum de Mozart. Le chœur

des pages suivant est également des plus animés et des plus sveltes. C'est spirituel, hardi, espiègle. Puis vient un brillant finale où figure le thème de l'introduction de l'ouverture, que j'ai signalé plus haut.

Je sais combien cette analyse est insuffisante, car me préserve le ciel d'être du nombre de ceux qui prétendent juger une partition sur une seule audition. Je n'oublie pas ces paroles de M. Fétis, empruntées à un article que je citais avant-hier: «Il ne faut pas croire que l'amateur le mieux organisé, que le musicien le plus habile même, soient en état de distinguer, à la première audition, toutes les beautés qui brillent dans une grande composition. Combien de traits heureux, de détails intéressans et de dispositions savantes échappent à l'attention la plus soutenue! Le temps seul peut les dévoiler....» Ces paroles sont applicables à *la Fiancée du roi de Garbe* comme à d'autres œuvres encore.

M^{lle} Cico est charmante dans la Figarina. Si j'avais eu voix au chapitre, je lui aurais pourtant conseillé le rôle d'Alaciel, qu'elle eût rempli avec sa distinction et sa dignité habituelles, et j'aurais désigné pour Figarina M^{lle} Belia, qui n'en est pas moins un page fort gentil et fort éveillé. Les autres acteurs et chanteurs sont ce que leurs rôles les font. Quant à Achard, il est certain qu'il prête parfois un grand charme, par la douceur et la limpidité de sa voix, au personnage d'Alvar.

J'ai dit que la pièce était montée avec un grand soin et un luxe éblouissant. L'orchestre est parfait.

A considérer *la Fiancée du roi de Garbe* sous le rapport de la mise en scène et de la musique, c'est un spectacle des plus attrayans que tout Paris voudra voir.

JOURNAL DES DÉBATS, 19 janvier 1864, pp. 1–2.

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	mardi
Calendar Date:	19 JANVIER 1864
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	REVUE MUSICALE. [Feuilleton du Journal des Débats]
Subtitle of Article:	OPÉRA-COMIQUE: <i>la Fiancée du roi de Garbe</i> , opéra en trois actes, de Scribe et de M. de Saint-Georges, musique de M. Auber.
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page feuilleton
Cross-reference:	None